

Texte de Jean Proal, *De sel et de cendre*, chapitre six.
Editions de l'Envol. 1996.

Proposé par Marie-Françoise Belaïzi.

La nuit camargue tourne autour de cette femme endormie sous sa coquille de roseaux et de torchis.

Les mas solitaires vont s'éteindre un à un. Le pinceau tournant des phares de la dernière voiture remonte vers le nord, faisant gicler de l'ombre - aussitôt rejetés - une galopade de lapins, l'envol d'un courlis. Au nord, à l'ouest, les deux ponts se sont fermés sur le dernier ouvrier du riz - bottes et canadienne, leur tremblante du feu de bicyclette - qui va se jeter aux lumières d'Arles ou de Saint-Gilles comme un noyé s'accroche à une branche. Les trois bacs vont suspendre leur navette, car personne ne viendra plus attendre le passage.

Là-haut, vers le nord de la grande île, les seigneurs de la vigne et du riz, mal assurés dans leur triomphe, ont retrouvé la peur de toutes leurs nuits. Les machines qu'ils ont lâchées sur le pays - pelles géantes, dragueuses, bulldozers, batteuses et tracteurs - dorment sous leurs bâches. De temps à autre, ils s'aperçoivent au matin que l'une d'elles s'est enfoncée dans la boue jusqu'aux moyeux de ses caterpillars. Les pompes gigantesques grondent et crachent sans arrêt et les " pélots " guettent dans la nuit le silence qui leur annoncerait le commencement de la défaite. La terre déjà gorgée d'eau salée - cette île partout plus basse que les eaux qui la définissent - accepte mal ce surcroît d'eau et ils le savent bien, ceux-là qui s'éveillent dans la nuit pour écouter le bruit de leurs moteurs. Que le vent souffle du sud un peu plus longtemps, que les deux bras du Rhône dépassent pour quelques heures de trop leur cote d'alerte et, malgré le réseau savant des canaux et le jeu des vannes, la terre va leur fondre dans les mains, se dissoudre et se résoudre en boue.

Ici, autour de cette femme endormie, dans cette bande où la terre et l'eau refusent encore de se séparer, cette terre où bougent des courants, où se gonflent et décroissent des marées, ce pays que les vents soulèvent et nivellent comme la surface d'un golfe, cette île d'îles dont les rivages fluent comme l'eau qui les cerne, la nuit vient de rendre la vieille Camargue à son sens, et de joindre aux siens ses pouvoirs. Les deux bras du Rhône en crue et la mer vide ne l'isolent pas mieux que la herse du riz et les bras de la vigne. Désertes, les routes intérieures que l'eau affleure, les levées, les digues - traces dérisoires des hommes - ont perdu toute vertu humaine. Beauduc, La Gacholle et Faraman jettent vers la mer sans espoir des éclairs qui ne sont qu'une interdiction. Nul, que les grands voliers de migrateurs, n'abordera plus cette nuit.

Les cabanes perdues se fondent dans l'ombre. Là-bas, le village assiégé vient de fermer ses derniers volets. De lents rouleaux sombres sortent de la mer, roulent longuement sur le sable des grèves, s'écrasent et renaissent, emplissant l'espace d'une rumeur de respiration. Lentement, l'eau monte dans les étangs. Les marais frémissent de tous leurs roseaux. Il semble qu'on entende grésiller les efflorescences salées de la sansouire. Le taillis bas finit de s'égoutter, les enganes se redressent, et c'est comme un grand silence vivant dans le silence de la nuit originaire.

J.P.

